SIMON LEWIS

Trafic sordide

roman traduit de l'anglais par Pierre Girard



actes noirs
ACTES SUD

"ACTES NOIRS"
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Parce qu'il a reçu un appel inquiétant de sa fille partie faire des études en Angleterre, l'inspecteur Jian, qui n'a jamais quitté les confins sibériens de la Chine, se lance à sa recherche, à titre personnel, dans un pays dont il ne connaît ni la langue ni les usages. Jian est partisan de méthodes bien à lui quand il s'agit d'affronter des criminels, fussent-ils européens, vicieux et membres de gangs se livrant au trafic d'êtres humains comme s'il s'agissait de bétail. Et qu'importe si dans son sillage il sème le chaos.

Ding Ming, qui a rallié clandestinement l'Angleterre, où il est employé au ramassage des coquillages, recherche sa femme, retenue par les passeurs qui réclament leur dû. Il croit encore au mirage de la Montagne d'Or, respecte la police mais ne peut y faire appel. Sur Jian, dont il va croiser la route et dont il a besoin, il a un avantage : il parle anglais.

Partant des sinistres faits divers que furent la découverte de plus de cinquante morts dans un camion transportant des immigrants chinois et la noyade de plusieurs clandestins employés au ramassage des coquillages dans la baie de Morecombe, Simon Lewis adopte la démarche opposée à celle des écrivains qui font voyager de par le monde leurs inspecteurs occidentaux, et signe un excellent thriller, levant le voile sur un commerce sordide, plus lucratif que celui de la drogue : l'exploitation des migrants, à l'abri des paisibles villages de la douce campagne britannique.

SIMON LEWIS

Simon Lewis est né au pays de Galles en 1971. Il a longtemps vécu en Chine, pays dont il parle la langue ; il est l'auteur du Rough Guide to China, Beijing and Shanghai*, et de* Go *(1999), roman mettant en scène les routards en Inde et en Chine.*

Illustration de couverture : © Ling Jian

Titre original :
Bad Traffic
Editeur original :
Sort Of Books, Londres
© Simon Lewis, 2008

© ACTES SUD, 2009
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02610-3

SIMON LEWIS

Trafic sordide

roman traduit de l'anglais
par Pierre Girard

ACTES SUD

L'INSPECTEUR JIAN

1

CET HOMME IL VIENT DE CHINE POUR TROUVER SA FILLE QUI A DES ENNUIS. IL PARLE PAS ANGLAIS.

Dans le hall d'entrée de l'université de Leeds, Jian s'avança jusqu'au comptoir de la sécurité et tendit au vigile le message qu'on avait écrit pour lui à l'aéroport, au verso d'une carte d'embarquement. C'était la première fois que l'homme voyait un Noir et il remarqua la peau plus claire de ses paumes, ainsi que le thé brun contenu dans sa tasse. Il semblait y avoir ajouté du lait, à la façon des Mongols.

Sans se presser, le vigile retourna la carte pour examiner le numéro du vol – AR574 – et la main de Jian se crispa sur la poignée de sa valise. Il s'épongea le front.

Tandis qu'il se demandait s'il devait offrir une cigarette au vigile pour accélérer les choses, celui-ci releva la tête et le blanc de ses yeux brilla dans son visage. D'un geste, il invita Jian à le suivre.

Les couloirs étaient plus ou moins peints en jaune. On lui fit traverser une zone d'attente, semblable à celle de l'aéroport, et un réfectoire d'où s'échappait le tintamarre des couverts en fer heurtant les assiettes. Des étudiants allaient et venaient un peu partout. Jian était habitué à dominer les gens, mais ce n'était pas le cas ici, nombre de ces garçons dépassant le mètre quatre-vingts. Et aussi certaines filles. Ils appartenaient à toutes sortes de races mais avaient tous l'air de bien s'entendre.

On le conduisit jusqu'à une porte portant le numéro 106 et on le fit entrer dans un bureau où une femme d'une cinquantaine d'années lui débita un discours aussi incompréhensible

qu'un chant d'oiseau. Elle avait les cheveux blonds et les yeux d'un bleu étonnant. Elle ne portait pas d'uniforme mais semblait disposer d'un bureau, ce qui en faisait certainement quelqu'un de plus important que le vigile. Il répondit, en mandarin, "*Wo zhao wo de nu'er…* Je cherche ma fille." Personne ne saurait ce que ça signifiait, mais il avait besoin d'entendre sa propre voix et des mots qu'il pouvait comprendre, pour échapper à tant d'étrangeté. Le vigile et la femme se remirent à parler dans leur jargon, et il dit – ça s'imposait –, "Appelez un interprète".

Dans son pays, Jian avait un grade et un statut, et l'habitude de voir les gens se précipiter pour exécuter ses ordres. Mais ici il n'était rien, tout juste une nuisance. S'il voulait que les choses se fassent, il faudrait qu'il s'en charge lui-même.

Il sortit, le vigile sur ses talons. La grosse valise le faisait pencher de côté sur le chemin qui le ramenait au réfectoire. Il monta sur une chaise et, de là, sur la table qui se trouvait devant. Une jeune fille occupée à tourner sa fourchette dans ses spaghettis jaunes leva vers lui un regard effrayé et éloigna son plateau.

Il s'éclaircit la voix avant de lancer, "*You ren shuo zhong guo hua ma ?…* Y a-t-il quelqu'un qui parle le mandarin ?"

Le silence se fit dans le réfectoire. Les pâtes glissèrent de la fourchette. Quelqu'un étouffa un rire nerveux. Il ne craignait pas de faire du scandale, ne se sentait pas tenu par des conventions. Ces gens n'étaient pas des siens, il aurait pu aussi bien glapir comme un singe. Il répéta sa question, à pleine voix, et même ceux qui faisaient la queue devant les distributeurs automatiques dans un coin de la salle se turent et le regardèrent.

Le vigile lui enjoignit de redescendre de son perchoir avec de grands gestes du bras. Jian l'ignora et examina la foule en s'arrêtant sur les visages asiatiques. Il n'y vit que de la curiosité et de l'inquiétude. Il n'y avait peut-être personne pour l'aider, personne à qui parler dans cette ville étrange.

"Quelqu'un ?"

Un autre vigile arrivait, blanc et corpulent celui-là. Les deux vigiles échangèrent un regard et Jian comprit le message silencieux qui passait entre eux – il ne le connaissait

que trop : le citoyen fait du grabuge, le calmer et l'expulser. Le vigile noir mit la main sur sa jambe.

"Vous ne comprenez pas, lui dit Jian. Ma fille a des ennuis." Mais, bien sûr, personne n'écoutait.

2

Son téléphone avait sonné trente-deux heures plus tôt, vers 11 heures, heure chinoise.

Jian versait du Chivas Regal dans un verre en cristal. Il tressaillit de façon théâtrale en entendant le portable sonner, afin de montrer à la jeune personne qui lui faisait face combien cette interruption lui était pénible.

Il continua à verser, généreusement, et acheva d'emplir les verres avec une décoction de thé vert. Il s'agissait d'ajouter ce qu'il y avait de plus sucré, pour que la jeune femme ne se rende pas compte de son degré d'ivresse.

Elle lui rendait visite pour la première fois dans le nouveau lotissement, et il fallait qu'elle trouve l'appartement agréable. C'était tout à fait le genre de petit atelier d'artiste, espérait-il, qu'une maîtresse chic qui n'était plus une minette pourrait apprécier pour une partie de jambes en l'air. Mais on ne pouvait jamais prévoir les goûts de ces filles modernes.

Jusque-là, tout se passait bien. Elle avait admiré la statue équestre sur l'arche d'entrée de la résidence et le portique avec le nom du lieu en anglais : *UPPER WEST SIDE*. Elle avait même fait observer que, quand les jeux d'eau fonctionneraient, on verrait la lune se refléter au travers.

Tous les immeubles portaient des noms de villes étrangères. Ils étaient au *Lisbonne*, et il avait consulté une carte au cas où elle lui poserait une question. Ah, oui, il connaissait le Portugal, terre de l'indomptable Figo ! En général, ils s'en sortaient bien dans les matches éliminatoires mais échouaient dans les quarts de finale.

A l'intérieur, la robinetterie en faux or des toilettes à l'occidentale avait eu l'approbation de la dame, tout comme la

table basse au plateau de verre soutenu par des lions en faux bronze. Elle avait parlé de compléter le mobilier avec des tableaux modernes et des sièges de style européen ancien.

Comme elle se demandait combien il avait payé pour tout ça, il avait découragé sa curiosité d'un petit geste. Elle n'avait pas à savoir qu'il était logé gratuitement par le promoteur reconnaissant de l'avoir aidé à faire aboutir son projet. Tout en mettant ses commanditaires financiers en contact avec les politiciens locaux les plus arrangeants, il avait supervisé, officiellement, la réquisition des terres de ces paysans qui s'en croyaient propriétaires sous prétexte qu'ils les cultivaient depuis trois générations.

Maintenant, pensait-il, il n'y avait plus qu'à la rendre légèrement pompette, puis à l'amener jusqu'à la chambre – pour admirer les draps noirs, peut-être. Quand elle verrait la gravure érotique au-dessus du lit il sourirait, l'air espiègle plutôt que vorace si possible. Comme il ne fallait surtout pas qu'elle regarde au-dehors par la fenêtre, il avait tiré les rideaux et les avait attachés avec le cordon tressé en fil doré.

C'était bien vrai, se dit-il, que les femmes vous faisaient vous sentir plus jeunes. Il lui semblait avoir quatorze ans – tout en nerfs, en incertitude et en projets.

Personne ne l'appelait jamais, passé 10 heures.

Elle dit, taquine, "Une petite amie ?".

C'était bien ce qui l'inquiétait. Mais non.

"C'est ma fille."

Il alla dans la cuisine pour répondre.

C'était la deuxième fois de la journée que Wei appelait. La première fois elle lui avait paru découragée, et lui avait dit que ses notes dégringolaient. Le moment était mal choisi, il assistait à un banquet agité avec des notables, il avait sifflé une quantité de toasts, et il se disait maintenant avec un sentiment de culpabilité que ses efforts pour la mettre de bonne humeur avaient peut-être été un peu brutaux et stéréotypés.

Il bâilla. Il avait trop bu à ce banquet, évidemment, et il espérait se montrer à la hauteur pour la suite des événements. Bon, il avait son flacon de pilules bleues. Le problème étant le mal de tête qu'elles vous filaient le lendemain matin.

“Papa, au secours, au secours !” sanglota Wei Wei. Il y avait des cris autour d’elle. “Au secours !”

Il se figea. Un grand bruit, un déclic, puis le silence à l’autre bout de la ligne.

“Wei Wei ?”

Il chancela, regarda le portable comme un objet effrayant, le pressa brutalement contre son crâne.

“Wei Wei ? C’est toi ? Wei Wei !”

Mais il n’y avait plus qu’un bourdonnement uniforme, on avait coupé la communication. Il secoua le portable comme si ça avait dû le remettre en marche, puis chercha le numéro du dernier appel. C’était bizarre de naviguer, en pleine crise, à travers la signalétique guillerette de cet écran minuscule.

Il la rappela. Après la huitième sonnerie, elle dit quelque chose, un message bref et enjoué, en anglais.

“Wei Wei ? Que s’est-il passé ?” Mais ce n’était que sa messagerie vocale. Il dit, “Qu’y a-t-il ? Rappelle-moi.” Il raccrocha.

“*Baba bang wo…* Papa, au secours.” Ses paroles résonnaient comme un écho. Il appliqua son front contre la grille du ventilateur et se força à récapituler ce qui s’était passé avant de conclure quoi que ce soit.

Appel au secours, bruits, silence, impossibilité de rétablir la communication. Sa fille avait appelé, en pleurs, pour qu’il lui vienne en aide. Puis elle avait lâché son téléphone, ou on le lui avait arraché.

Il frissonna à cette idée, frappa violemment le mur du plat de la main, et l’encadrement de la fenêtre vibra. Une femme qui se brossait les dents à une fenêtre du *Hambourg*, l’immeuble voisin, regarda vivement dans sa direction.

Puis la batterie s’était épuisée, ou bien on l’avait retirée, ou on avait brisé l’appareil. On l’avait peut-être jeté par terre. Mais non – le bruit aurait été plus fort.

Il avait le front rafraîchi, mais les joues brûlantes. Et ce tumulte de voix en fond sonore ? Des bébés pleurant, des frottements de caoutchouc, des pompes en action ? Ou même, des rires moqueurs ? Comment le savoir, ces bruits étaient trop ambigus, et sa mémoire, déjà, se perdait dans les interprétations.

Que faire ? Il pressa plus fort sa tête contre le métal glacé, sentit quelque chose qui lâchait et tout le bloc du ventilateur se détacha du mur. Il le rattrapa et le remit en place.

Avait-il un autre numéro pour l'appeler ? Non. Il ne connaissait même pas son adresse. Comment pouvait-on être aussi ridicule, aussi négligent pour n'avoir qu'un numéro de portable comme unique moyen de contact avec sa propre fille ? Il recula d'un pas, le ventilateur tomba par terre avec fracas et des vis s'éparpillèrent à travers la cuisine.

Il ne savait rien de sa vie en Angleterre hormis le nom de sa fac, qui se trouvait sur un dépliant, dans la chambre de Wei Wei.

Il traversa le living-room, à peine conscient de l'absence de la visiteuse, en se cognant la cheville au rebord de la table basse.

C'était peut-être un jeu, une plaisanterie… ou un simple coup de cafard, qui n'occuperait qu'une ligne supplémentaire dans la liste déjà longue des moyens employés par sa fille pour le jeter dans des états de stress.

Il prendrait demain matin le premier vol pour Beijing, mais il avait fort à faire, d'ici là, s'il voulait obtenir de ses relations haut placées un visa exprès pour la Grande-Bretagne. Si tout se passait bien, il pourrait retrouver un employé de l'ambassade à l'aéroport et attraper le vol pour Londres de l'après-midi. Il rassembla ses clés, son portefeuille et ses cigarettes. S'activer lui faisait du bien, mais il avait maintenant la peur au ventre comme une pierre froide qui l'empêchait de respirer.

"Chéri, appela la fille, depuis la chambre. Tes fenêtres ne donnent que sur des crassiers, ici ! Je ne m'étais pas rendu compte qu'on était si près. Il pleut de la poussière de charbon. Ce n'est pas l'idéal, vraiment !"

Il ouvrit la porte d'entrée.

"Chéri ?"

3

"Xiansheng." A ce mot qu'il connaissait, Jian se retourna vivement. Un grand jeune homme dégingandé se tenait à côté du vigile. "*Wo hui shuo zhong wen yi dian'r…* Je parle un peu chinois", dit-il. Il s'exprimait d'une voix monocorde, mais compréhensible. Jian le regarda, bouche bée. Un Blanc parlant chinois était pour lui comme un chien marchant sur deux pattes – une sorte de tour de force, mais pas naturel.

"Je apprendre le chinois ici. Je pouvoir t'aider."

Jian s'écarta de la table et le vigile le laissa faire.

"Je suis venu chercher ma fille. Elle s'appelle Wei Wei, elle a vingt-deux ans, elle est étudiante en tourisme et loisirs."

Ces quelques faits, dans leur banalité, étaient curieusement émouvants pour lui. Comme si elle avait dû, à cette évocation, apparaître à l'angle du couloir, le faux sac Vuitton à l'épaule, les cheveux au vent, en train de parler à son portable, quelque mauvais sujet sur ses talons. L'image était d'une précision douloureuse. Il se passa une main sur le visage.

"J'ai des raisons de croire qu'elle a des ennuis."

De retour dans la pièce 106, il entendit encore claquer la langue anglaise. Il se demandait s'il pourrait fumer mais ne voyait pas de cendrier et ne voulait pas déranger en en demandant un.

"Ce n'est pas à la faculté de droit de vous communiquer des informations à propos des étudiants, dit le grand jeune homme. Pouvez-vous prouver que vous êtes son père ?

— Voilà mon passeport. C'est le même nom.

— Votre visa est daté d'aujourd'hui.

— Je viens d'arriver."

Jian avait usé de son influence pour se faire nommer conseiller technique au sein d'une délégation du complexe pétrolier n° 3 qui se rendait en Grande-Bretagne aux frais de l'Etat afin d'étudier les nouvelles techniques de raffinage.

Les pétroliers avaient bu pendant le vol, et l'avaient invité à se joindre à eux. Comme il leur expliquait qu'il souffrait de l'estomac, ils avaient conclu qu'il avait peur de l'avion et l'avaient chambré à ce sujet. Il n'avait pas fermé l'œil pendant ces douze heures de vol.

En arrivant à Londres, il avait pris l'interprète du groupe à part pour qu'il écrive un mot au dos de sa carte d'embarquement, en lui demandant de n'en rien dire à quiconque. Incapable de déchiffrer le moindre panneau de signalisation, il s'était perdu dans le métro qui l'emmenait de Heathrow à King's Cross. Acheter un billet de train pour Leeds n'avait pas été plus facile et il avait dû demander de l'aide à des inconnus, de même que pour trouver le bon quai et même pour ouvrir la portière du wagon. Tout, jusqu'aux moindres détails, était différent, et il enrageait de se sentir aussi impuissant.

Il s'était dit qu'il pourrait manger chaud dans le train, mais n'y avait trouvé que des sandwiches hors de prix. Le pain était caoutchouteux et recouvert d'une couche de graisse, et la garniture n'était pas du tofu comme il l'avait cru, mais un fromage jaune qui lui avait donné mal au cœur. Il était maintenant fatigué, toujours aussi affamé, et le décalage horaire le rendait groggy.

On lui remit une chemise en papier kraft. Une photo d'identité de sa fille y était agrafée. Il en effleura le bord, attentif à ne pas toucher le visage de son doigt épais.

"C'est bien elle."

Les grands yeux noirs le fixaient d'un regard inexpressif. Pour les photos, elle cultivait cette vacuité de top model, et l'image ne révélait strictement rien. Les cheveux lisses et brillants tombaient avec souplesse, séparés par une raie. La bouche était fermée, comme toujours sur ses photos, pour cacher l'espace entre ses incisives. Elle souffrait de cette petite imperfection et ne voulait pas comprendre que, loin de l'altérer, elle apportait une touche finale à sa beauté.

"C'est elle."

Et maintenant, expliqua l'étudiant, ils allaient se rendre au département tourisme et loisirs pour voir le tuteur de Wei Wei. A l'entendre, on avait l'impression d'une visite guidée. Il se donnait du mal, mais c'était visiblement avec plaisir.

Il demanda à Jian d'où il venait.

"Du Nord-Est.

— Ça doit être magnifique, là-bas, dit le jeune homme. Mais froid, n'est-ce pas ?

— Froid et affreux." Jian n'était pas d'humeur à bavarder. Mais ce garçon lui rendait service, et méritait des égards.

"Et vous, qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— Je suis dans la police.

— Vous n'avez pas d'amis dans ce pays ?

— Non.

— Avez-vous un endroit où loger ?

— Non."

Il trouverait un hôtel quand il aurait réglé ce problème. Il faudrait aussi qu'il trouve à manger, de quoi se raser, et qu'il fasse ses besoins. Mais il ne pourrait pas se préoccuper de ces détails futiles tant qu'il n'aurait pas l'esprit en paix.

On le conduisit au bureau 317, où une dame originaire d'Asie du Sud, avec une virgule tatouée sur le front, tapait sur un clavier d'ordinateur. Il y avait au mur une série de portraits photographiques. Il se dit qu'il s'agissait sans doute des responsables de ce service. Ils avaient la même chose chez lui, au commissariat.

"Elle a trouvé votre fille sur l'ordinateur, annonça l'étudiant. Le professeur de votre fille est Mr Delaware.

— Où ?

— On y va."

Ils formaient maintenant un groupe de cinq : le vigile à l'allure fatiguée, la femme aux yeux bleus, l'étudiant tout imbu de son utilité, et la femme à la virgule. Ils s'arrêtèrent devant une classe dans laquelle on voyait à travers la porte vitrée un homme en train de faire cours à des étudiants.

"Le professeur Delaware en a encore pour vingt minutes."

Jian ouvrit d'une poussée et se dirigea vers Delaware. Une vingtaine de visages étonnés le regardèrent brandir son dossier pour montrer la photo d'identité.

"S'il vous plaît, je veux retrouver ma fille. Savez-vous où elle se trouve ?"

Les autres s'approchèrent à leur tour et une discussion s'engagea, tout le monde parlant en même temps, l'air énervé, tandis que les étudiants tendaient le cou pour suivre le spectacle. Ces gens parlaient en faisant beaucoup de gestes avec leurs mains et paraissaient très excités.

Delaware était vêtu avec recherche pour un professeur. Il fit un grand geste d'apaisement, levant puis abaissant les mains, adressa quelques mots à sa classe et examina la photo. Il ne la reconnaissait pas, comprit Jian, et il prit aussitôt cet homme en grippe, car il comprenait viscéralement qu'il ne fallait pas en attendre de bonnes nouvelles. Le professeur sortit des chemises de sa serviette et leur montra une liste de noms suivis chacun d'une ligne de croix. L'étudiant traduisit.

"Là, son nom vous voyez ? C'est comme ça qu'on l'écrit en anglais. C'est les cours Wei Wei venir. Elle venir au début, l'année dernière en septembre."

Les lignes de croix, après chaque nom, couraient presque sur toute la largeur de la feuille. Mais, pour Wei Wei, il n'y en avait que trois.

"Elle venir ici seulement trois semaines.

— Non, non. Elle me téléphone chaque semaine pour me dire comment se passent ses études. Il y a une erreur.

— Le registre là…" L'étudiant se tut, maudissant sa difficulté à parler chinois et gêné de ce qu'il avait à dire. "Registre là dire elle absente. Elle pas venir en cours et pas faire travail depuis septembre."

Jian s'aperçut qu'il gardait la bouche ouverte, et la ferma.

"Elle m'a dit qu'elle apprenait la gestion hôtelière et tout ça. Qu'elle était membre de l'Association des étudiants de l'Asie de l'Est et qu'elle allait jouer dans une pièce. Elle était ici. Elle étudiait ici, et lui c'était son professeur."

Il montrait du doigt Delaware, qui regarda le vigile en haussant les sourcils.

"Elle pas ici, reprit l'étudiant. Elle partie, depuis longtemps. Elle pas venir depuis… quatre mois. Quatre mois elle pas ici."

La pièce semblait tourner sur elle-même, et Jian posa la main sur le tableau blanc pour se soutenir. Le monde devenait soudain un endroit étrange, il était au pays des rêves où tout semblait normal alors qu'une foule de détails ne

l'étaient pas. Il était environné de mots mais tous lui échappaient, les visages qui l'entouraient avaient une forme bizarre et un homme aux yeux bleus lui disait qu'il ne connaissait pas sa propre fille.

"Vous voulez dire que ma fille m'aurait téléphoné semaine après semaine pour me raconter des mensonges ?" Il se prit le visage dans les mains. Le plus triste, c'était qu'il n'était pas certain de ne pas le croire. Il avait honte d'elle, et de lui-même. "Ah, merde !"

"Sortons, maintenant.

— Pour aller où ? Où vais-je aller ? Où ?"

Il lança un coup de pied dans une chaise, et le vigile mit la main sur son bras.

"Comment voulez-vous que je la trouve maintenant ?

— Le collège a des fiches, dit l'étudiant. Ils savent où elle habitait."

4

En sortant de la fac, Jian regarda d'un œil morne un panneau publicitaire dressé de l'autre côté de la chaussée. L'image géante d'une jolie fille de type asiatique en compagnie d'un Noir et d'un Blanc semblait l'interpeller. Impossible de savoir pourquoi ils étaient là.

L'étudiant lui avait appelé un taxi. Il montra au chauffeur la feuille que le professeur Delaware avait imprimée pour lui : plusieurs lignes de signes incompréhensibles censés représenter l'adresse indiquée par sa fille lors de son inscription.

Sur le siège arrière, il sortit de sa serviette une mince brochure à couverture rigide. Après avoir envoyé sa photo à un magazine, Wei Wei avait été invitée à Beijing pour un "prestigieux concours de mannequins". Il lui avait interdit d'y participer : il savait à quoi menaient ces sortes de compétitions. Et comme elle lui faisait la tête, il lui avait donné de quoi réaliser ce portfolio de photos de mode.

Il avait cherché des clichés plus récents partout dans la maison avant de s'en aller, et comme il n'en trouvait pas il avait pris un exemplaire de ce truc débile. Il le feuilleta. Sur l'une des photos, on la voyait moulée dans un uniforme militaire et tenant un fusil, les jambes écartées, les lèvres aussi rouges que l'étoile qui ornait sa casquette ; sur une autre, elle portait un *qipao* rouge fendu très haut sur la cuisse, et sur une autre encore, vêtue d'une minuscule robe noire, elle tenait une coupe de champagne et un fume-cigarette. Il y avait des légendes sous les clichés – des conneries du genre "La femme est beauté" ou "Le véritable amour est éternel", et certaines étaient en anglais, la langue de la mode et de la modernité.

Quelle bonne comédienne elle faisait, pensa-t-il. Il suffisait de voir ces photos pour comprendre qu'elle habitait chaque rôle. Et elle avait bien joué la comédie, au téléphone, depuis des mois. Mais il lui avait facilité les choses. Leurs échanges du vendredi soir étaient un rituel, sans véritable communication. Tu vas bien ? Ça se passe comment, à la fac ? Tes notes ? La nourriture ? Oui, très bien, ça va, dégueulasse. Il n'y avait que sur la question de la nourriture qu'ils abordaient les détails. Elle lui décrivait les choses bizarres qu'elle mangeait, lui parlait des saveurs qui lui manquaient. Il lui vantait les bienfaits d'une bonne éducation et ils prenaient brièvement congé. Chaque mot qui lui revenait maintenant de ces conversations le faisait tressaillir – quel monument de tromperie !

Le taxi passait devant des maisons aux toits pentus couverts d'ardoise, auxquelles les murs de brique rouge et les larges fenêtres donnaient un air de bonne santé. Les portes d'entrée semblaient minces et il n'y avait jamais de grille aux fenêtres, même au rez-de-chaussée. Et les petits jardins étaient entretenus avec un soin extraordinaire. Personne ne semblait cultiver des légumes et les chiens n'étaient jamais attachés. Il n'y avait pas de détritus, les arbres étaient touffus, on roulait sans cahots sur une chaussée parfaitement plane. Tout disait la prospérité. Mais ces rues manquaient de vie – pas le moindre étal de nourriture ou d'autres marchandises – et l'ensemble était plutôt sinistre.

La voiture s'immobilisa et le chauffeur pianota sur un compteur. Le cadran affichait le nombre dix-sept. Jian lui tendit deux billets brun et orangé, et reçut trois lourdes pièces dorées en échange. Il tenta de calculer combien cela faisait en yens. Une trentaine, ce qui était raisonnable. Non, trois cents ! Debout sur le pavé, il regarda le taxi s'éloigner. S'était-il fait rouler ?

Il se trouvait devant une rangée de maisons à deux étages. Il jeta un coup d'œil à la feuille qu'il n'avait pas lâchée. Il y avait des chiffres parmi les hiéroglyphes – trente-quatre, comme sur la plaque en bois qu'il voyait sur la maison la plus proche. L'allée qui conduisait à l'entrée passait devant un petit édifice en brique dans lequel se trouvaient des boîtes à ordures. Un curieux emplacement, sur le chemin des visiteurs.

Il sonna, en réfléchissant à ce qu'il allait dire à sa fille. Il resterait calme et lui demanderait comment elle mangeait. Elle s'excuserait de l'avoir inquiété. Elle serait touchée qu'il ait fait tout ce chemin, poussé par son amour paternel, et lui demanderait de pardonner sa conduite. Il se montrerait magnanime. Ne se mettrait pas en colère, pas tout de suite. La porte s'ouvrit.

5

Une jeune Asiatique inconnue se tenait derrière la porte entrouverte retenue par une chaîne.

Jian dit, "*Ni hui shuo zhong wen ma ?*… Parlez-vous chinois ?

— Oui." Une compatriote. Quelle chance.

Il tendit le portfolio ouvert sur une photo de Wei Wei rêveuse, un faux papillon dans les cheveux.

"*Zheige nu'hai zhu zai zher ma ?*… Cette fille habite-t-elle ici ?

— Non.

— Mais elle a habité ici ?

— Oui. Il y a longtemps.

— Je la cherche. Elle a disparu."

Il montra sa carte de la police. Le logo de Tianan men apparaissait en rouge au-dessus des caractères noirs en relief. Il l'avait fait faire lui-même, sur un carton plus épais que celles distribuées par l'administration.

"Entrez."

Disparue. Il l'avait dit à haute voix, sans réfléchir. Disparue. Le mot résonnait maintenant dans sa tête, lourd de sens.

Il y avait de la moquette dans le couloir. Il se pencha pour retirer ses chaussures, mais elle lui dit que ce n'était pas la peine et le conduisit jusqu'à une cuisine en désordre en passant devant des bicyclettes. Il y avait un reste de croûte de pizza dans une assiette, et un morceau de pain entamé.

"Je vous ai dérangée en plein repas.

— Ça n'a pas d'importance.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la pizza.
— C'est bon ?
— C'est facile à préparer.
— Vous mangez avec un couteau et une fourchette ?
— C'est facile.
— C'est comment, votre nom ?
— Song."

La seule fois où Wei Wei lui avait parlé de ses colocataires, elle avait cité une dénommée Song comme "une garce, fille de bourgeois". La jeune fille portait des lunettes et avait une vilaine peau mais une jolie silhouette avec son jean et son grand pull-over. Elle parlait avec l'accent de Pékin. Il ne voyait rien à lui reprocher.

"Quand Wei Wei est-elle partie d'ici ?

— Elle a emménagé l'année dernière en septembre, et elle est partie au bout de trois mois.

— A-t-elle dit où elle allait ?

— Non. Elle est partie sans prévenir, pendant qu'on était tous en cours.

— Elle n'a pas laissé un mot ?

— Non. Elle a filé en douce, alors qu'elle devait beaucoup d'argent pour le loyer. Trois cent soixante livres.

— Elle n'a rien laissé derrière elle ?

— On a tout mis dans un carton. Je vais vous le chercher."

Song sortit de la cuisine. Jian ouvrit quelques tiroirs. Il y avait des provisions dans les placards, des bouteilles sous l'évier. Un panneau d'affichage en liège était couvert de cartes postales, de factures, de cartes de restaurants, d'emplois du temps et autres numéros de téléphone. Un magazine posé sur la table offrait en couverture des images de gens beaux et bien habillés, et à l'intérieur de mauvaises photographies des mêmes individus dans des situations banales, en train de faire des achats ou de marcher dans la rue. Le papier était de bonne qualité, tout de même. Le travail de détective consistait pour une bonne part à repérer des anomalies, mais il ne pouvait pas faire cela ici, puisque tout lui semblait anormal. Song revint avec un carton.

"Voilà ce qu'elle a laissé. Vous avez de la chance qu'on n'ait pas tout jeté."

Des livres, des stylos, des classeurs – elle avait laissé derrière elle tout ce qui concernait ses cours. Bien que tout soit

en anglais, il reconnaissait son écriture négligée. Elle dessinait dans la marge de ses cahiers des points d'interrogation compliqués qui se transformaient en volutes et en spirales. Et elle avait barré la couverture d'un manuel du mot CHIANT assorti de ce symbole qu'il croyait abandonné par une fille de son âge : une fleur au visage souriant. Il déposa précautionneusement les reliques dans sa valise.

"C'est une enquête officielle ? Vous allez avoir du mal, sans interprète."

Il dit, "Vous ne l'aimiez pas.

— Elle ne nous adressait pas la parole, elle était à peine polie. Sauf quand mon petit ami venait. C'est un Anglais. Alors elle se maquillait et se promenait en chemise de nuit. Elle était un peu folle**.** Comme elle voulait toujours montrer que son anglais était meilleur que le mien, elle employait de grands mots pour lui parler. Je pense qu'elle les apprenait avant dans le dictionnaire."

Elle jeta le reste de pizza dans une poubelle, posa sèchement l'assiette dans l'évier, et dit d'une voix qui s'étranglait un peu, "Il l'a embrassée.

— Je vois. Et… ?

— Et voilà le genre de fille que c'était. Une faiseuse d'embrouilles.

— Il faut que je voie sa chambre.

— On l'a louée dès qu'on a compris qu'elle ne reviendrait pas.

— J'ai besoin d'y jeter un coup d'œil.

— Mili n'aime pas qu'on entre chez elle.

— Si vous refusez de coopérer, ce sera noté dans mon rapport.

— Bon, mais faites vite", dit Song, en levant les yeux au ciel.

Elle lui fit gravir deux volées de marches. Il était gêné de fouler la moquette avec ses chaussures. Le papier peint des murs et les abat-jour à glands créaient une ambiance raffinée et féminine, et il se sentait déplacé. Song frappa à une porte et, n'obtenant pas de réponse, ouvrit.

Il y avait des figurines en plastique sur des étagères et les murs étaient couverts de posters représentant des personnages de mangas. Il s'attendait à trouver quelque chose de sa fille, un reste de sa présence, mais évidemment il n'y

avait rien. Il s'était illusionné. Il avait cru qu'il pourrait traiter cet endroit comme une scène de crime mais ne faisait qu'accomplir un pèlerinage, poussé par un violent besoin de voir.

Mais, puisqu'il était là, il fallait essayer. Comme la lampe de la chambre éclairait mal, il remplaça son ampoule par celle du couloir, plus forte. Il se mit à quatre pattes afin d'examiner la moquette.

"Dépêchez-vous, s'il vous plaît. Mili peut rentrer d'un moment à l'autre."

Le lit reposait sur des roulettes. Il tenta de regarder dessous mais il n'était qu'à quelques centimètres au-dessus du sol. Il poussa la table de chevet et un réveil en forme de robot tomba par terre. Song, restée sur le seuil, le regarda tirer le lit pour l'éloigner du mur.

"Vous êtes du Nord-Est comme elle, n'est-ce pas ? De quelle ville ?

— Qitaihe.

— C'est comment ?

— Ravissant."

Elle s'y plaisait peut-être, mais Jian savait à quoi s'en tenir. Qitaihe était une ville d'immeubles d'appartements austères construits autour de complexes industriels appartenant à l'Etat dans une zone désertique et glacée. A une certaine époque, on pouvait y vivre décemment, mais les ouragans du capitalisme balayaient la région, les usines mal gérées fermaient et les ouvriers auxquels on avait promis "un bol de riz en fer" – un travail pour la vie – étaient jetés à la rue. La principale industrie était désormais la prison, où les détenus produisaient des montres de contrefaçon pour les trafiquants de l'Armée populaire de libération. C'était une ville misérable, qui le devenait de plus en plus.

La moquette, sous le lit, était décolorée et poussiéreuse. Ces trucs-là n'étaient que des nids à saleté. Quelle drôle d'idée d'en mettre plein sa maison, surtout si on ne retirait même pas ses chaussures. C'était certainement bourré d'indices : de la poussière, des poils, des cheveux et quoi d'autre encore. Il y avait un objet brillant contre la plinthe. Il le fourra dans sa poche pendant que la fille parlait.

"Vous avez déjà entendu parler de l'Ecosse ?

— C'est en Angleterre.

— C'est le nom de la région du Nord. C'est froid et sauvage, comme le Nord-Est chez nous. Les Ecossais sont fiers et directs, ils font de bons amis et de terribles ennemis, ils aiment boire et ne sont pas très bons pour les affaires. Comme les Chinois du Nord-Est.

— Les gens des pays froids se ressemblent tous."

Il trouva un cheveu brun et tira dessus. Il allait de ses doigts à son coude, et il était à moitié teint. Wei Wei avait des cheveux épais et résistants. Il l'enroula sur son doigt et tira encore, jusqu'à ce que son doigt rosisse et lui fasse mal, mais le cheveu résista. Il appartenait à sa fille, il en était certain. Quand il le déroula, le cheveu laissa une trace blanche cernée de rouge. Il le glissa entre les pages du portfolio.

"Vous m'avez dit qu'elle avait des ennuis ? Quelle sorte d'ennuis ?

— Je ne peux pas divulguer cette information.

— Pourquoi êtes-vous venu seul ?

— Mes collègues enquêtent sur d'autres pistes."

Il remit le lit et la table de chevet en place, échangea les ampoules et referma la porte. La fille était visiblement soulagée.

"Je crois vraiment qu'il va vous falloir un interprète.

— Où sont les toilettes ?"

La salle de bains était en fouillis, avec des galets, des bougies et des coquillages parmi les bouteilles et les flacons. La pomme de douche se trouvait au-dessus de la baignoire, comme dans un hôtel. Il s'assit sur le siège des toilettes et prit dans sa poche l'objet qu'il venait de trouver.

Une boîte à bijoux en étain, assez grande pour contenir quelques bagues. Il y avait un phénix gravé sur le couvercle. Une copie d'ancien, sortie d'une usine des environs de Shenzhen, et vieillie par trempage dans du thé noir. Il le savait parce que le marchand à qui il voulait l'acheter le lui avait dit. L'homme avait insisté pour lui offrir cet objet de peu de valeur, en arguant qu'il ne saurait recevoir de l'argent pour une telle babiole des mains d'un policier estimé de tous. Jian avait donné la boîte à bijoux à sa fille avant son départ pour l'Angleterre. Elle lui avait dit qu'elle lui serait utile pour ranger ses boucles d'oreilles les plus précieuses.

Le phénix était représenté à l'instant de sa renaissance. Les flammes étaient grossièrement gravées, mais l'oiseau

assez réussi avec toutes ses plumes bien dessinées, son col tendu pour échapper au feu, ses ailes déployées. Quelle importance, que ce soit une fausse antiquité ? Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour graver l'image dans le métal. A moins qu'on ne l'ait tracée au laser, selon la technique utilisée pour reproduire les cachets d'authenticité sur les objets de contrefaçon ?

Le couvercle refusait de se soulever. Jian avait des ongles trop épais. Il trouva un coupe-ongle pour faire levier.

Il y avait dans la boîte deux pilules roses, une cigarette roulée à la main, à moitié fumée, et une petite pochette de papier métallisé longue de deux centimètres. Il la déplia. Un demi-gramme de poudre blanche glissa dans les plis. De la drogue. Ce n'était même pas une surprise.

6

Il soupçonnait déjà Wei Wei de se droguer avant son départ. Elle fréquentait une boîte louche, le *YES !*, habillée comme une clocharde, et allez savoir ce qu'elle y faisait avec les individus les moins recommandables qui traînaient dans les parages. Il avait tenté de faire fermer l'établissement pour pollution morale, mais s'y était cassé les dents. Le propriétaire possédait aussi un sauna où on pouvait s'offrir un massage et un peu plus, et les bureaucrates de la ville y étaient servis gratuitement. Il avait personnellement supervisé le tabassage des dealers de la boîte – ce qui avait rendu Wei Wei furieuse, car c'étaient ses amis.

Il s'était dit qu'un séjour dans une université étrangère et le travail qu'on y exigerait d'elle lui mettraient un peu de plomb dans la tête. Et voilà ce qu'elle avait fait. Elle avait séché les cours, pris de la drogue, s'était disputée avec cette jeune fille raisonnable pour finalement s'enfuir de cette maison accueillante. Elle lui mentait depuis des mois, et il ignorait maintenant où elle était passée et quelle sorte d'ennuis elle s'était attirés. La fureur lui donnait envie de frapper. Pourquoi le faisait-elle souffrir autant ?

La cigarette roulée mesurait quatre centimètres de long et était noircie à l'une de ses extrémités. Il l'ouvrit, révélant du tabac séché et des fragments de matière végétale verte. C'était trop vieux pour sentir, mais c'était probablement de la drogue. On avait inséré un papier roulé en guise de filtre. Il le déroula de l'ongle et l'aplatit.

Le papier était blanc et brillant. Il avait deux bords bien nets et on voyait que les deux autres avaient été déchirés à l'angle de quelque chose, peut-être d'un magazine ou d'une

couverture de livre. Il ne portait aucune marque, sauf une ligne courbe de couleur rouge, qui faisait partie d'un dessin plus grand, peut-être d'une lettre.

Jian mit le papier dans son porte-cartes, laissa tomber le reste de la cigarette, les pilules et la poudre dans la cuvette des toilettes et tira la chasse. Ce bruit lui rappela qu'il avait besoin de déféquer. Il le faisait normalement chaque matin avec une régularité qui le rassurait, mais maintenant bien sûr, avec le décalage horaire et après être resté plusieurs heures debout, son système était détraqué.

Le froid de la céramique le surprit désagréablement. Et il n'avait pas l'habitude de ces toilettes occidentales. Il en voyait de plus en plus mais restait attaché à ce qu'il connaissait, la version turque. Il songea que d'autres fesses nues, dont celles de la jolie Song, s'étaient posées là avant les siennes peu de temps auparavant. Cette intimité partagée lui parut étrange.

Ainsi, sa fille s'était installée ici en septembre de l'année précédente. Elle avait suivi des cours pendant trois semaines et habité trois mois dans cette maison. Et en décembre s'était enfuie pour ne pas payer le loyer. On était maintenant en mars. Que faisait-elle avant de partir et d'abandonner ses études ? Et pourquoi les avait-elle abandonnées si vite ? Et pourquoi lui avoir menti pendant tous ces mois ? Et que lui était-il arrivé récemment ? Les questions étaient nombreuses, mais une seule comptait, bien sûr.

Comme il n'y avait pas de seau pour jeter le papier hygiénique, il enveloppa les feuilles souillées dans des feuilles propres et les mit dans la seule corbeille à papier visible, sous le lavabo. Sa merde n'avait pas la couleur habituelle, et il dut tirer deux fois la chasse pour l'évacuer.

Dans la cuisine, Song s'était attaquée au ménage. Jian se dit que sa présence y était sans doute pour quelque chose. Il n'avait pas envie de s'en aller. Où irait-il ? A qui d'autre pourrait-il parler ?

"Wei Wei se servait d'un couteau et d'une fourchette, elle aussi ?

— Sans doute."

Il n'avait jamais vu ça, il ne l'en savait pas capable.

"Votre petit ami vous a dit de quoi elle lui parlait ?

— Mon ex-petit ami. On a rompu. C'était du genre, «Qu'est-ce que tu fais comme études ? Ah, comme c'est intéressant,

j'aimerais en savoir plus…» Et elle disait qu'elle voulait vivre comme une artiste. Elle trouvait tout ça dans des magazines. C'était une péquenaude qui se donnait des airs. Voilà que je m'énerve à nouveau !" Les gants de caoutchouc claquèrent quand elle les retira d'un geste décidé. "J'aurais préféré qu'elle reste en Chine !

— De quoi vous souvenez-vous encore ?

— Un jour, elle a dit qu'elle en avait marre de ces cochonneries cantonaises pleines de graisse et qu'elle voudrait manger de la vraie cuisine chinoise."

Ça semblait bizarre. Il ne se rappelait pas lui avoir entendu dire ce genre de chose.

"Où mangeait-elle de la cuisine cantonaise ?

— Elle achetait toujours des plats préparés.

— Toujours ?" Elle lui disait au téléphone qu'elle se faisait elle-même à manger. Même là-dessus, elle lui avait menti.

"Pourquoi acheter des repas à emporter si on n'aime pas ça ?"

Le regard de Jian se posa sur les publicités de restaurants punaisées sur le panneau d'affichage. Il y en avait deux pour des pizzerias, avec des photos aux couleurs criardes. Il répondit à sa propre question. "Serveuse. Elle travaillait dans un restaurant !

— Ça se pourrait."

Bien sûr. Comme elle trouvait les cours assommants, elle avait cessé d'y assister. Craignant qu'il n'interrompe ses mensualités, elle ne lui avait rien dit. Et, obligée de s'activer, elle avait trouvé un job dans un restaurant. Ça se tenait, comme hypothèse. Le détective, en lui, flairait des pistes, et tant qu'il y avait des pistes, il y avait de l'espoir. Il était excité.

"Il ne doit pas y avoir tellement de restaurants chinois.

— Il y en a partout ! Les Anglais raffolent de la cuisine chinoise."

Jian prit les deux affichettes, et toutes celles qui comportaient des caractères chinois. Celle du *Wild Crane* était en papier pelure, jaune, avec l'image d'un bambou. Il la mit de côté. La deuxième était en papier plus épais et plus brillant, avec une fleur de lotus rose au-dessus du nom, *Le Lotus d'Or*, qui semblait calligraphié à la hâte en caractères fluides. On voyait au verso une longue liste de plats, et une adresse.

Jian prit le papier qui avait servi de filtre à la cigarette à demi consumée et l'approcha de l'affichette. C'était le même papier, et le trait rouge complétait le chiffre neuf, dernier du numéro de téléphone du restaurant.

"Je garde ceci, dit-il. Merci pour votre aide."

7

"J'espère que vous la trouverez, dit Song, en raccompagnant Jian à la porte. Et qu'il ne lui est rien arrivé de grave."

La nuit tombait, les réverbères étaient allumés et diffusaient une lumière orangée au lieu de la lumière blanche à laquelle il était habitué. Il s'approcha d'un passant qui promenait son chien et lui tendit son affichette, mais l'homme bredouilla quelques mots et s'éloigna en toute hâte.

Dix minutes passèrent sans qu'il aperçoive un taxi. Il ne semblait pas y en avoir autant ici que chez lui, ce qui n'avait rien d'étonnant étant donné ce qu'ils coûtaient. On ne les trouvait sans doute que dans les quartiers résidentiels. Frustré et perdu, il monta dans un bus, en espérant que celui-ci l'amènerait au centre. Il savait au moins qu'il y avait une station de taxis devant la gare. Mais l'achat d'un ticket demandait déjà un certain niveau d'instruction et un vrai sens de l'observation. Il n'y avait pas de préposé à l'encaissement : fallait-il donner l'argent au chauffeur, ou le mettre dans une machine ? Et quelle somme ? Ces grosses pièces jaunes ? Combien ? On lui avait remis des pièces neuves au bureau de change – de forme hexagonale, et en cuivre.

Il n'était pas monté dans un bus depuis dix ans, ce n'était pas digne d'un homme de sa condition. Fatigué, il se frotta les yeux. C'était le petit matin, là-bas, chez lui – il aurait dû, à cette heure, être au lit avec une fille pour lui réchauffer les pieds. Il ne se sentait pas bien, et se demanda s'il n'avait pas attrapé quelque maladie. Peut-être n'était-il pas accoutumé à cet air, à ce climat, tout simplement. Il cracha par terre, écrasa le crachat du talon et alluma une 555.

Il ne savait pas pourquoi sa fille, depuis un certain temps, n'en faisait qu'à sa tête. Elle lui en voulait probablement à cause de l'accident de voiture qui avait coûté la vie à sa mère. C'était lui qui conduisait, il avait trop bu et roulait trop vite, mais le chauffeur du camion n'avait pas signalé son changement de direction, et il était encore plus saoul que lui. De quelque façon qu'on regarde la chose – et il l'avait regardée sous tous les angles possibles – ce n'était pas sa faute.

Il avait fait le nécessaire pour que le chauffeur du camion soit lourdement condamné. Et, désormais, il l'enviait. L'homme avait purgé sa peine et réglé sa dette. Et lui, comment était-il censé régler la sienne ? Il cligna plusieurs fois des yeux et se passa les mains sur le visage pour échapper à ces pensées.

Deux femmes le regardaient en parlant d'un air clairement désapprobateur. Il les fixa à son tour en fronçant les sourcils, et les affronta en pensée, en disant, "Et alors ? Vous vous croyez au zoo ? Vous n'avez jamais vu un Chinois ?" Le bus traversait des champs et des zones boisées. Il n'allait donc pas dans la bonne direction. Il jeta sa cigarette et descendit au premier arrêt.

C'était décourageant. S'il ne pouvait même pas se déplacer, ni parler avec quelqu'un, comment pourrait-il mener une enquête ? Décalage horaire, sentiment d'étrangeté grandissant, anonymat, impuissance… ses pensées en étaient affectées jusqu'à la confusion. Il n'était plus un policier prospère au faîte de sa carrière. Il mit la main devant son visage. Voilà ce qu'il était désormais : cette chair épaisse et rien d'autre, un homme vieillissant, encore solide mais menacé d'embonpoint, accablé d'inquiétude.

Comme il s'avançait sur la chaussée, une voiture le fit sursauter d'un coup de klaxon et il recula vivement pour l'éviter. Les voitures, ici, circulaient à l'envers. Il s'en était souvenu jusque-là, mais les anciens réflexes reprenaient le dessus. Il prit un bus portant le même numéro, qui se dirigeait en sens inverse.

Il compta trois cent soixante livres en se demandant qui étaient les personnages représentés sur les billets. Cette femme au verso était sans doute la reine, ou Mme Thatcher. C'était un magnifique billet, artistiquement décoré, mais l'argent filait à une vitesse effrayante.